

nant dans l'espace, une grande flamme au front, et de la main droite versant de la semence sur le monde. A gauche, une abominable parodie de la mort du Christ : le divin crucifié est représenté expirant, tandis qu'un centurion romain le perce de sa lance, en le frappant, non au cœur, mais au nombril ; un sphinx est accroupi au pied de la croix ; au loin, on aperçoit quelque chose de confus qui ressemble aux pyramides d'Égypte.

Je n'étais pas au bout de mes surprises. Pendant que je regardais l'autel et les deux tableaux, tous les Indiens s'étaient agenouillés de nouveau, tandis que la vieille, qui tout à l'heure râlait et qui avait repris quelques forces, se traînait par terre, pour arriver jusqu'au milieu du cercle formé par les assistants. Puis, se faufilant tour à tour, je vis arriver le chat noir à la queue cassée, le cobra qui alla s'enrouler aux pieds du Baphomet, le singe qui fut s'asseoir à gauche de l'autel, faisant d'horribles grimaces, enfin, dans un vent d'huile silencieux, le vampire qui se colla au plafond.

J'étais resté à l'écart, au fond de la salle, contemplant la scène. Mais quelle fut ma stupéfaction, quand je vis un des Indiens qui avaient assisté le Sata devant l'hôtel de Galle, sortir d'un paquet, qu'il n'avait pas cessé de porter à la main, je me le rappelais très bien, un cordon maçonnique, semblable à celui que m'avait vendu Peisina ! Le Sata le prit et me le présenta, m'invitant à m'en revêtir. C'était mon propre cordon de Souverain Grand Maître ad Vitam, le large cordon couleur de feu et bordé de noir, portant en broderies, en haut le chiffre 90 dans un triangle, en bas la lettre M. : (initiale de Memphis) dorée au milieu d'un nuage argenté, et au milieu le signe hiéroglyphique du grade, c'est-à-dire un triple cercle renfermant une étoile à quatre pointes, ayant au centre un carré contenant un petit delta rayonnant avec l'iod hébraïque à l'intérieur.

Le premier moment de surprise passé, je m'expliquai tout. Je savais que ces damnés jongleurs ont des compères qui, sous prétexte de relancer les voyageurs pour mendier, s'introduisent dans l'hôtel, même dans les chambres, trompant la surveillance du personnel, quand celui-ci n'est pas complice, et barbotent dans les malles, valises, si l'on a eu l'imprudence de les laisser ouvertes. J'avais, en effet, apporté mes insignes au fond de mon sac de voyage. Un des Indiens avait été charmé de les trouver, avait pris le cordon, et, en prestidigitateur habile, l'avait glissé à un des sept de la tribu, sans que je m'en aperçusse. Et voilà pourquoi, je le comprenais enfin, le Sata m'avait dit :

—Toi bon ; ton ami, et moi jamais voler toi... Esprit protège toi... Toi, ami, pas parler...

Ayant découvert en moi un dignitaire de la maçonnerie, il avait conclu qu'il pouvait se fier à ma discrétion, bien que je n'eusse pas répondu, quand il était devant l'hôtel, à son signe de reconnaissance luciférien. Il n'y avait sans doute pas, à Pointe-de-Galle, de médecin anglais affilié à une de ces diverses sectes ; il avait été enchanté de me trouver.

J'eus bientôt la preuve que tous les membres des hauts grades des principales sociétés communiquent entre eux. Le Sata avait, cela était certain, l'initiation luciférienne des degrés supérieurs ; car, aussitôt que j'eus passé mon cordon, il me dit : *Isis*. Je lui répondis : *Osiris*.

Nous venions d'échanger le mot de passe cabalistique du rite de Memphis. Il connaissait, par conséquent, les mots secrets des hauts grades d'autres rites que le sien.

A quelle cérémonie funèbre allais-je donc assister ?... Ces gens-là allaient-ils attendre la mort inévitable de la vieille et l'enterrer illico ?...

Le Sata me dit encore, m'interrogeant :

—Mâhmah fini, pas guérir ?

—Oui, répondis-je, c'est bien fini ; elle sera morte avant ce soir.

Il revint vers les Indiens et leur parla. Il leur expliquait que le médecin français, qui était un ami sûr, un frère, avait déclaré que la vieille prêtresse ne passerait pas la journée.

Alors, ils formèrent tout autour d'elle un bûcher de branches résineuses, et ils y mirent le feu. Il y avait de quoi suffoquer, malgré un vif courant d'air, aménagé au moyen de deux ouvertures pour la ventilation de la salle. Ils jetèrent dans le brasier des bois d'essences, santal et autres ; ce parfum pénétrant, exquis, eut bientôt chassé la puanteur de l'huile de coco.

Cependant, les flammes du brasier ne touchaient par la vieille ; elle était au milieu du cercle de feu. Puisant tout à coup des forces en un effort surhumain, elle se releva et réussit à se tenir debout. Après quoi, les bras étendus, elle se mit à tourner lentement sur elle-même ; et l'assistance se mit à psalmodier. Je me suis fait dicter, dans un voyage suivant, par le Sata, ce cantique du culte indien luciférien ; je l'ai copié textuellement, et le voici :

Ar' usirkkajinédiladiyâsiriyaviuttam.

Ar' aviyaman' attaragiyârunkoloekkur' indjitandi.

Fur' aviyal' por' umoettêrmet' t'ogusin' appâloenîndi.

Par' aviyal' kamamulloekalavên' umamdampo.
Mar' aviyânéyda'volgâvaragadikkaalutsêrva' lucif.

Ce qui veut dire littéralement en tamoul ou dialecte du sud de l'Inde :

“Devenus des hommes à l'esprit vertueux, nous franchirons le pays montagneux du meurtre pénible ; nous traverserons le désert de la colère amassée, sur le char de la patience propre à la pénitence ; nous voyagerons dans le bois de l'amour dont la nature est extérieure et dans le terrain fertile du vol ; et, en nous arrêtant un instant au rivage désolé de l'oubli (ivresse), nous arriverons dans l'océan du but suprême : Lucifer.”

Ce jour-là, je ne compris rien, bien entendu, à ce cantique du rite funéraire luciférien.

Après une invocation, le Sata traça devant le Baphomet, en l'air, un cercle, avec un charbon ardent qu'il prit à la main dans le brasier, pendant que la vieille tournait toujours. Les autres continuaient à psalmodier sur un mode mineur nasillard, et, à chaque reprise, la vieille, comme entraînée par une puissance invisible, tournait plus rapidement ; à chaque reprise aussi, le Sata et ses aides accumulaient les charbons autour de la prêtresse, dont la dernière heure allait être hâtée par ses fanatiques.

C'était un spectacle affreux.

Enfin, se raidissant, la Mâhmah poussa un cri rauque, s'arrêta, la face tournée vers le Baphomet, hideuse, les yeux sortant de leurs orbites, horrible à voir ; j'avais fait le tour de l'assistance, pour mieux examiner. Alors, tous, reprenant leur cantique infernal en haussant le ton, et saisissant des fourches de fer que le Sata leur avait distribuées, poussèrent vers la vieille les tisons, les charbons enflammés, les bois résineux, resserrant le cercle de feu. Elle, était encore debout, mais immobile, au milieu du foyer incandescent ; ses quelques loques avaient disparu depuis longtemps, brûlées ; sa peau était devenue noire, sauf la tête qui était horriblement rouge, léchée par les flammes. Je ne pouvais m'expliquer comment elle se tenait droite ; ceci me paraissait prodigieux, fantastique. Je passai la main à mon front, où perlaient des gouttes d'une sueur froide ; je m'adosai au mur, pour ne point défaillir ; j'avais besoin d'air, j'avais surtout besoin que cette séance prit fin. Tout à coup, la Mâhmah s'affaissa d'une seule pièce ; ce fut un effondrement, un effondrement. Elle avait cessé de vivre. Les assistants interrompirent leur chant funèbre et poussèrent, sans transition, des cris de joie, en attisant le feu de la pointe de leurs fourches, en y jetant de plus belle de la résine et des charbons. En quelques instants, la calcination du cadavre fut complète ; il faisait dans la salle une chaleur d'enfer ; puis, bientôt, de la prêtresse, il ne resta plus rien. Elle était entièrement consumée ; et moi, qui ai vu fonctionner pas mal de fours crémateurs, j'avoue que jamais je n'ai vu une incinération aussi rapide.

Le Sata s'avança vers le Baphomet et cria trois fois :

—Inri !... Inri !... Inri !...

Une voix sourde, qui semblait sortir du brasier ardent, répondit ces quatre mots latins :

—IGNE NATURA RENOVATUR INTEGRA.

Phrase diabolique, qui parodie l'inscription de la croix de Jésus-Christ, et qui signifie : “La nature tout entière se renouvelle par le feu.”

Je me demandai si le Sata n'était pas ventriloque, si ce n'était pas lui qui avait répondu en latin, assez adroitement pour que la voix pût paraître surgir de terre, du sein des flammes.

La cérémonie était terminée. J'enlevai mon cordon, le pliai et le mis dans ma poche, et je remontai à la surface du sol. La voiture qui m'avait amené était toujours là, m'attendant.

Plusieurs des Indiens me rejoignirent, me saluant profondément, me remerciant. Le Sata me demanda si je voulais qu'il me accompagnât ; je lui répondis que c'était inutile ; le cocher savait où me reconduire.

Le Sata, se confondant en protestations d'amitié et de dévouement, me prit enfin à part et me dit :

—Toi maçon, grand, grand, mais pas connaître Lucif, toi pas fakir...

Et, il ajouta, en me remettant un petit objet en bronze vert-de-grisé :

—Prends, toi ami, lingam de Lucif... Lingam pour cordon... Ça fera toi reçu partout, Inde, fakirs, Chine, partout, partout... Toi ami, bon, bon.

L'amulette luciférienne qu'il m'offrait était, en effet, un lingam, mais augmenté de petites ailes ; le tout, avec un anneau, pour être suspendu au cordon de mon grade, au lieu du bijou maçonnique. C'était la clef mystérieuse qui devait m'ouvrir toutes les portes des sanctuaires secrets du fakirisme, j'acceptai l'objet infâme, et je partis.

Trois heures plus tard, je dormais à poings fermés à l'hôtel de Pointe-de-Galle. J'étais harassé, comme si j'avais accompli une course des plus fatigantes. Le lendemain, je rentrai à bord.